

## *De l'histoire des femmes aux études de genre*

---

Eliane GUBIN

**P**récisons d'emblée que l'objectif de cet article n'est pas d'établir un bilan historiographique de la production en histoire des femmes et en histoire de genre en Belgique. Il existe une série de bibliographies auxquelles le lecteur ou la lectrice pourra se référer<sup>1</sup>.

Il s'agit plutôt de s'interroger sur les développements pris par l'histoire des femmes en général<sup>2</sup>, de dégager ses apports à la discipline historique, de situer le concept de genre et les enjeux qu'il soulève aujourd'hui. En effet, l'actuelle production historique affiche un tel engouement pour le(s) genre(s) que l'on en vient à se demander

---

1. Notamment : L. Courtois, J. Pirotte et F. Rosart, « Une décennie d'histoire des femmes 1980-1990 », dans *Flux et reflux de l'émancipation féminine depuis un siècle*, Louvain-la-Neuve/Bruxelles, 1992, pp. 166-197 ; J. Eijl, « Women's history. The 'take-off' of an important discipline. Developments in the Netherlands and Belgium sinds 1985 », dans N.C.F. Van Sas et E. Witte (red.), *Historical Research in the Low Countries*, La Haye, 1992, pp. 76-88 ; M. De Metsenaere, M. Huysseune et M. Scheys, « Gewapend met het gewicht van het verleden : enige resultaten van de vrouwengeschiedenis in België », dans l'édition néerlandaise G. Duby et M. Perrot (dir.), *De Geschiedenis van de vrouw*, t. V, 1993, Agon, Amsterdam, pp. 523-556 ; R. Christens, « Verkend Verleden. Een kritisch overzicht van de vrouwengeschiedenis 19de-20ste eeuw in België », dans *RBHC*, 1997, 1-2, pp. 5-37.

2. En nous référant surtout aux ouvrages belges et français, l'école anglo-saxonne empruntant d'autres parcours.

si l'histoire des femmes a encore une raison d'être ou si elle n'a pas constitué une étape, nécessaire sans doute mais somme toute primitive, vers une forme plus élaborée d'histoire bi-sexuée. La question est rarement posée de manière aussi abrupte mais elle transparait souvent. Par exemple quand Fabrice Virgili oppose l'étude de « la moitié féminine de l'humanité » à celle de « l'humanité dans son ensemble, non plus comme universel masculin cette fois-ci mais comme humanité sexuée, c'est-à-dire composée d'hommes et de femmes »<sup>3</sup>, il donne implicitement la prééminence à cette dernière, qu'il juge plus fructueuse et plus complète. C'est aussi ce que suggèrent, d'entrée de jeu, Raphaëlle Branche et Danièle Voldman quand elles plaident « pour une histoire des genres »<sup>4</sup>. Faut-il donc abandonner l'histoire des femmes *sensu stricto* au profit de l'histoire du (des) genre(s) ?

### **DE L'HISTOIRE MILITANTE A L'HISTOIRE SCIENTIFIQUE OU LA DECOUVERTE DU « CONTINENT NOIR »**

L'histoire des femmes n'existerait pas sans le mouvement féministe, c'est incontestable. Elle apparaît comme la traduction scientifique de l'émancipation féminine. Il ne suffit donc pas de peupler çà et là le discours historique de femmes pour « faire de l'histoire des femmes » ; chacun en ferait alors quasi spontanément, comme Monsieur Jourdain de la prose, et cette communication n'aurait pas d'objet. Une telle perception du champ l'étendrait d'ailleurs à l'infini, puisque, dans l'espace et le temps, les hommes ont abondamment observé les femmes et commenté leurs comportements. Au 19<sup>e</sup> siècle, cette observation tourna même à l'obsession chez certains (juristes, moralistes, hygiénistes, médecins, politiques ou artistes), pour déboucher sur des conclusions le plus souvent contradictoires<sup>5</sup>.

Produit d'un mouvement social, l'histoire des femmes se définit nécessairement par sa propre trajectoire. Elle requiert d'abord, comme

---

3. F. Virgili, « L'histoire des femmes et l'histoire des genres aujourd'hui », dans *Vingtième siècle*, n° 75, juillet-septembre 2002, p. 9.

4. *Idem*, « Introduction ».

5. V. Wolff, *Une Chambre à soi*, Paris, 1992 (éd. originale anglaise, 1929), p. 49.

toutes les histoires issues d'un mouvement contestataire, la prise de conscience de la subordination. Sous cette forme, elle ne peut guère remonter plus haut que le 19<sup>e</sup> siècle (hormis quelques voix isolées). Elle apparaît en Belgique en même temps que d'autres remises en cause de « l'ordre politique et social » établi en 1831 ; c'est en effet dans la foulée des grandes fractures de la fin du siècle, le mouvement ouvrier et le mouvement flamand, que naît le premier mouvement féministe organisé.

Son mode d'écriture produit, très classiquement, des textes militants où le recours à l'histoire est systématiquement recherché comme fondement légitime des revendications. Ce goût de l'histoire est d'autant plus prononcé chez les féministes qu'il constitue la seule voie de salut contre le naturalisme ambiant qui enferme les femmes dans l'inégalité. C'est en montrant que les inégalités sexuées sont construites par la société, à un moment donné (en clair, en historicisant les relations sexuées) que ces premières féministes espèrent imposer l'idée que les rapports entre les hommes et les femmes peuvent être modifiés. Elles s'inspirent des jeunes sciences sociales pour fonder une première histoire sur les femmes ; ce lien entre la sociologie, l'anthropologie et l'histoire des femmes est resté très sensible et se vérifie encore aujourd'hui.

Ce féminisme produit des sources, une presse spécifique de grande qualité (*La Ligue* qui a paru mensuellement de 1894 à 1914, *l'International féminin* de 1910 à 1934, par exemple<sup>6</sup>) et se montre particulièrement soucieux d'engranger les informations et de les conserver selon les méthodes les plus modernes. Dès 1898, Charles Sury, secrétaire de l'Office international de Bibliographie, publie une *Bibliographie féminine belge. Essai de catalogue des ouvrages publiés par les femmes belges de 1830 à 1897* (Bruxelles, 1898). Dès 1909 l'Office Central de Documentation féminine est fondé par Paul Otlet et Henri La Fontaine, et confié à la direction d'Elise Soyer<sup>7</sup>.

Cette première vague laisse des textes descriptifs qui poursuivent trois objectifs principaux : établir les inégalités formelles entre les sexes, contester leur évidence naturaliste, enregistrer les luttes et les succès. On pourrait dire, en caricaturant la formule

---

6. Sur cet aspect : voir E. Flour et C. Jacques, *Répertoire des sources du féminisme en Belgique 1830-1993*, Bruxelles, INBEL, 2 t., 1993.

7. Sur Elise Soyer : C. Jacques et C. Marissal, « Elise Soyer (1862-1953). Cinquante ans de féminisme », dans *Sextant*, 5 (1996), pp. 119-124.

habituelle, qu'il s'agit moins de restaurer les femmes dans l'histoire que de montrer les inégalités qui les frappent. Ce qui n'empêche pas de privilégier aussi des biographies de « femmes exceptionnelles », qui constituent les illustrations indispensables. Dès l'origine également, cette histoire développe une perspective comparative, reflétant l'internationalisme qui caractérise le premier féminisme et traduisant sa volonté de valoriser les réalisations favorables aux femmes à l'étranger. Cette approche comparative est intéressante mais pas sans danger : elle fonde l'illusion d'une « condition féminine » quasi universelle, solidaire dans le temps et l'espace, au-delà des différences sociales, culturelles, ethniques... une idée largement reprise plus tard par le néo-féminisme (concept de « sororité »). Mais sous cette forme, elle contribue à dessiner un « thème femmes » spécifique, qui risque d'ériger leur histoire en domaine particulier. Cette première forme d'écriture se perpétue jusque dans les années 1950 et aboutit à des synthèses, dont l'une, bien que vieillie, demeure toujours classique, à défaut d'autres<sup>8</sup>.

Ces nombreux écrits forment, avec les archives de militantes et des associations, les sources conservées aujourd'hui dans des centres spécialisés<sup>9</sup> et qui permettront le passage à une histoire des femmes de type scientifique. Car si le mouvement militant est indispensable pour susciter l'intérêt en faveur des femmes, il ne suffit pas pour l'imposer comme discipline académique. Pour se développer en science à part entière, il a fallu un contexte qui déstabilise à la fois les valeurs propres à la société et celles propres à la discipline historique. Un premier pas s'opère timidement dans les années 1950, après la Seconde Guerre. On peut citer la tentative d'Olga Wormster en 1952, qui, tout en se défendant explicitement de « faire une histoire féministe », dénonce avec force l'invisibilité des femmes dans l'histoire et l'habitude classique de les consigner (au mieux) dans des chapitres annexes. Elle plaide au contraire pour « déterminer l'apport

---

8. Baronne P. Boël et Ch. Duchene, *Le féminisme en Belgique 1830-1914*, Bruxelles, Ed. CNFB, 1952. On peut aussi citer la plaquette très générale, *Pas à Pas. Histoire de l'émancipation des femmes*, publiée en 1991, comme un essai d'actualisation et de vulgarisation.

9. Le Centre d'archives pour l'histoire des femmes (Carhif) principalement, créé en 1995 ; le Mundaneum dans une moindre mesure (autour des papiers de Léonie la Fontaine). Pour la localisation des différents fonds : E. Flour et C. Jacques, *Sources pour l'histoire du féminisme en Belgique. Répertoire d'Archives 1830-1993*, INBEL, Bruxelles, 1993.

féminin à chaque époque, mais sans le couper du contexte, dans ses imbrications avec l'évolution du monde »<sup>10</sup>. C'est l'ébauche d'une perspective de genre, mais qui est encore bien loin de disposer des concepts nécessaires à sa formulation.

## LA GRANDE DECEPTION DE MAI 68

Depuis la Seconde Guerre, la position des femmes a subi de profonds bouleversements : les femmes ont acquis le droit de vote (1948), ont obtenu la suppression de la puissance maritale (1958 et 1976), l'accès à pratiquement toutes les professions et ont envahi massivement l'enseignement secondaire et supérieur. Dans les années 1960, la maîtrise de la fécondité par les femmes elles-mêmes (la pilule contraceptive) bouleverse leur aliénation millénaire au biologique et libère leur sexualité. Or la révolte étudiante de mai 68 passe à côté de cette formidable révolution. Le mouvement étudiant remet en cause le caractère de classe de l'université, réfléchit sur la notion de culture dominante et la reproduction des élites mais reste insensible à la dimension de sexe. Chez les filles, la déception est forte : « Des femmes, des étudiantes ont participé à ce mouvement. Pourtant aucune n'apparaît parmi les vedettes politiques de l'époque. Constatant que même au sein des groupes militants, on les trouvait surtout bonnes à préparer des sandwiches et à dactylographier des tracts, elles ont commencé à se réunir entre elles »<sup>11</sup>.

De ce nouveau contexte surgit une seconde vague féministe, totalement distincte de la première. Tout pousse ces militantes à se propulser dans l'action et à repenser leur propre histoire comme actrices de l'évolution sociale, et non plus à faire seulement le bilan d'inégalités qui ont été résorbées entre-temps ou qui sont en voie de l'être. Elles se dissocient du premier mouvement féministe, de ses formes d'action et d'écriture, pour fonder une problématique propre, imposer de nouveaux thèmes de recherche. C'est à nouveau le mouvement militant qui redynamise le projet historique mais à la différence cette fois qu'un certain nombre de protagonistes sont elles-mêmes universitaires et engagées dans un cursus professionnel.

---

10. O. Wormster, *Les femmes dans l'histoire*, Paris, 1952, p. 6.

11. M. Denis et S. Van Rockeghem, *Le féminisme est dans la rue*, Bruxelles, POL-HIS, 1992, pp. 39-40.

Pourtant l'université reste sourde à cette nouvelle tendance : l'important décalage que l'on observe alors entre l'histoire militante des femmes et l'histoire académique tient à la position des historiennes au sein des universités. Jusque dans les années 1970, celle-ci demeure trop précaire pour leur permettre de se démarquer par leurs travaux.

Ce retard s'explique aussi par l'état de la discipline elle-même, toujours focalisée sur l'histoire politique et économique – des espaces publics où l'absence des femmes semble aller de soi. Dans les années 1960, l'histoire sociale n'en est encore qu'à ses balbutiements (surtout sensibles à l'université de Gand autour de Jan Dhondt) ; or c'est elle qui, par sa corrélation avec la sociologie, fournira les bases indispensables à l'histoire scientifique des femmes. Pour décrypter la situation subalterne des femmes, la grille d'analyse marxiste sera largement utilisée dans la mesure où elle permet de réfléchir en terme de rapports de pouvoirs (entre les classes), et d'historiciser ainsi d'autres formes de rapports de pouvoir (entre les sexes).

Tandis que la société est traversée par la contestation sociale en 1968, la science historique est secouée par un débat épistémologique qui agit comme une lame de fond. Une nouvelle histoire, sorte de contre-histoire, s'élabore, déplace les centres d'intérêt, « opérant un renversement historiographique radical du point de vue des objets comme des méthodes<sup>12</sup> ». « L'heure est en effet au travail de réparation des oublis commis par les sciences humaines : les marginaux, les déviants, les fous, les prisonniers, les malades deviennent des objets d'histoire, ils sont réhabilités par elle, les femmes y trouvent donc naturellement leur place »<sup>13</sup>. En réfutant la suprématie d'une histoire officielle exclusive de la sphère publique, la nouvelle histoire n'intègre pas seulement de nouvelles catégories sociales mais aussi de nouveaux espaces, y compris ceux du privé : l'enfant, la famille, les loisirs, l'alimentation, le quotidien, la sexualité et jusqu'aux choses banales de la vie<sup>14</sup>.

---

12. M. Trebitch, « Du mythe à l'historiographie », D. Voldman (dir.), « La bouche de la vérité. Les recherches historiques et les sciences sociales », dans *Cahiers de l'IHTP*, n° 21, novembre 1992, p. 15.

13. A. Farge, « Pratiques et effets de l'histoire des femmes », dans *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Paris-Marseille, 1984, p. 21.

14. Pour reprendre le titre de l'ouvrage de Daniel Roche.

C'est au confluent de ces courants que se structure l'actuelle histoire des femmes. Elle est, comme par le passé, indissociable du mouvement militant mais aussi tributaire des élites féminines qui entendent l'intégrer dans l'institution universitaire. Le maintien de structures masculines dominantes après 1968, l'androcentrisme persistant de la discipline historique servent de détonateurs. C'est donc dans un contexte très différent de celui qui a guidé la première histoire des femmes qu'elle se construit. Là où la première se voulait réformatrice et convoquait le passé pour légitimer l'abolition des inégalités, la seconde se veut révolutionnaire, bouleversant thèmes, méthodes, et concepts. Elle construit son discours sur le concept du patriarcat et se focalise sur la libération du corps et la sexualité. Des revues sont fondées, qui jouent un rôle moteur dans la remise en cause des connaissances, comme les *Cahiers du Grif*<sup>15</sup>, plus tard *Chronique féministe*<sup>16</sup>.

#### DU « POSITIVISME DE L'URGENCE »<sup>17</sup> A LA THEORISATION

Les premiers mots d'ordre sont clairs : rendre les femmes visibles et leur restituer leur histoire. Les travaux sont d'emblée abondants en France, tandis qu'en Belgique, on observe un certain retard, progressivement comblé dans les années 1990 avec la création de groupes de recherche spécifiques dans les universités<sup>18</sup>. La Flandre se montre plus précoce et produit une première synthèse dès 1980<sup>19</sup>.

---

15. Créé à Bruxelles en 1973 par le Groupe de Recherche et d'Information féministes (GRIF).

16. Créée en novembre 1982 à Bruxelles par les membres de l'Université des Femmes, en partie issues de l'équipe des Cahiers du Grif.

17. La formule est d'Arlette Farge, *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, pp. 18 et s.

18. A l'ULB en 1988 le GIEF (Groupe interdisciplinaire d'histoire sur les femmes) ; à l'UCL en 1989 le GRIEF, le FER à l'Université de Liège à la fin des années 90.

19. D. Deweerdt, *En de vrouwen ? Vrouw, Vrouwenbeweging en feminisme in België 1830-1960*, Gand, 1980.

Partout dans les universités, on observe une réelle demande étudiante, qui se traduit par de nombreux mémoires de licence<sup>20</sup>.

Le « positivisme de l'urgence » amène à produire une histoire tous azimuts, une recherche qui vise à prouver que les femmes sont absentes de l'historiographie et qu'il est crucial de les restaurer comme actrices à part entière. Le fait ne va pas de soi : les historiennes françaises qui créent le premier cours d'histoire des femmes en 1973 à Paris-Jussieu prennent soin de l'intituler : « Les femmes ont-elles une histoire ? » Car, « après tout » se souvient Michelle Perrot, « nous n'étions pas certaines de la réponse »<sup>21</sup>. Les femmes n'étaient-elles pas nécessairement un rouage de la famille ? Avaient-elles participé aux événements majeurs de la société ? Faisaient-elles partie de la production et donc de l'histoire, ou de la reproduction, et donc rejetées « hors du temps, du moins hors événement ? »<sup>22</sup>. Toutes les périodes sont investiguées mais la plupart des historiennes de métier se cantonnent d'abord prudemment à des thèmes classiques, qui leur paraissaient plus accessibles au vu des sources : le travail des femmes et les luttes politiques. Ces thèmes permettent en effet de s'appuyer sur les méthodes d'histoire sociale ; les prolétaires comme les femmes, avaient été longtemps invisibles et exploités ; pour les uns comme pour les autres, les sources étaient toujours médiatisées par une classe ou un sexe dominant. Il y avait suffisamment d'analogies pour permettre d'adapter les recherches.

L'histoire des femmes procéda de manière académique, en diffusant largement ses résultats, en organisant des colloques et des rencontres internationales, en produisant de nouvelles revues scientifiques et des collections spécialisées dans les maisons d'édition. L'ampleur des publications amena à établir des bibliographies, des encyclopédies, des dictionnaires et enfin, de grandes séries historiques. Au début des années 1990, *L'histoire des femmes en Occident* sous la direction de Georges Duby et de Michelle Perrot marque à la fois une étape fondamentale et un moment éditorial important. Comme le souligne Jacques Rancière : « Il y a peu de temps encore, elles étaient nombreuses à se demander comment il était possible de faire l'histoire de celles sur le silence desquelles l'histoire

---

20. C'est toujours le cas aujourd'hui. Ils sont recensés annuellement dans le *Bulletin* de Sophia, Réseau de coordination des études féministes.

21. M. Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, 1998, p. XI.

22. *Idem*, p. I.

s'était construite. Et puis voilà, c'est fait, c'est fini et c'est traduit en huit langues déjà et cela prend place dans l'énorme bibliothèque des encyclopédies, à côté des *Histoire de la France urbaine* et de la *France rurale*, de la *France militaire* et de la *Vie privée* »<sup>23</sup>.

En Belgique également, la somme des recherches est telle qu'elle exige de les ordonner de manière plus complète que les bibliographies. Un projet de *Dictionnaire d'histoire des femmes en Belgique*<sup>24</sup> est sur le point d'aboutir ; il fera le point des connaissances tout en dotant la recherche sur les femmes d'un outil indispensable.

### **DES APPORTS SPECIFIQUES OU DES PROGRES POUR L'HISTOIRE EN GENERAL ?**

Outre la dynamique intrinsèque qui accompagne tout nouveau sujet de recherche, quels sont les apports de l'histoire des femmes à l'histoire générale? La question a été abondamment traitée<sup>25</sup>, elle accompagne nécessairement la justification permanente à laquelle l'histoire des femmes a été (est toujours) soumise. Marginalisée, rapidement étiquetée comme « féminine » et donc considérée comme mineure, l'histoire des femmes s'est vue contrainte de défendre continuellement ses acquis et d'en souligner l'intérêt pour l'histoire générale. C'est une constante, partout le danger de « minorisation », de « ghettoïsation » menace l'histoire des femmes, même là où les études féministes sont les mieux implantées. La tentation a toujours été forte de les reléguer dans un espace séparé, perpétuant au sein de l'université l'éternelle ségrégation entre les sexes.

Nous nous bornerons à rappeler ici l'apport de l'histoire des femmes dans la question des sources et la notion d'événement, dans

---

23. J. Rancière, « L'histoire des femmes. Entre subjectivation et représentation. Note critique », dans *Annales ESC*, juillet-août 1993, n° 4, p. 1018.

24. Sous la direction d'Eliane Gubin, de Catherine Jacques et de Valérie Piette, de Jean Puissant, Jean-Pierre Nandrin et Sylvette Dupont-Bouchat. Il regroupe des notices de plus de 40 collaborateurs et collaboratrices ; la publication du premier volume est prévue pour février 2006 aux Editions Racine.

25. On se référera à F. Thebaud, *Ecrire l'histoire des femmes*, ENS Ed., Lyon, 1998, qui reste la contribution la plus complète à ce jour.

l'élargissement des domaines de recherche, le choix de la chronologie et, *last but not least*, la diffusion de la notion de genre.

La première question, obsédante pour les historiennes de métier, fut la question des sources. Les femmes sont peu présentes dans les sources traditionnelles, du moins le croyait-on. Cette inquiétante absence a débouché sur une réflexion en profondeur du statut même de la source, et surtout de la source écrite, qui a rapidement révélé ses limites. Construction sociale, médiatisée par et pour des hommes, la source ne retient, tel un filtre, que les faits qu'ils jugent dignes d'enregistrer pour la postérité. L'absence des femmes renvoie donc à leur état de subordination dans la société et non à leur rôle réel ; le fait de ne pas tenir compte explicitement des femmes, même là où elles sont présentes comme sur le marché du travail, résulte, selon l'expression de Jacques Rancière, d'un « mode spécifique de visibilité des occupations d'une société ». « Loin d'être le fruit du hasard, la constitution de l'archive, comme celle plus subtile encore de la mémoire, est le résultat d'une sédimentation sélective produite par les rapports de force et les système de valeur. Il en est de même en ce qui concerne le discours historique »<sup>26</sup>. Les statistiques professionnelles, largement utilisées en histoire des femmes, constituent sans doute l'exemple le plus flagrant de cette cécité sélective : sous des appellations génériques masculines, des milliers de travailleuses passent à la trappe dans le recensement des activités dans l'agriculture, le commerce, l'artisanat... Leur sous-déclaration tient aux mentalités, leur sous-enregistrement à la manière de collecter les données. Leur utilisation ultérieure par les historiens ne peut alors que refléter ce mode de fabrication et, dans le cas du travail, perpétuer la sous-estimation de leur activité économique dans le passé. La représentativité des sources, un autre *credo* de l'époque, fut aussi secouée par la critique féministe. Quand elles sont nombreuses, les sources, loin de traduire une réalité abondante, reflète souvent l'inquiétude, voire l'obsession, des contemporains. Reprenons l'exemple du travail féminin : les sources présentent une abondance inversement proportionnelle au nombre de femmes concernées. C'est ainsi qu'il est infiniment plus facile de traiter du travail souterrain des femmes dans les mines, qui ne concerne qu'une infime minorité de travailleuses que des domestiques, qui représentent un tiers de la population active féminine, plus facile de traiter des prostituées que des couturières, des dentellières, de brodeuses ou des commerçantes...

---

26. M. Perrot, *Les femmes ou les silences...*, *op. cit.*, p. V.

La question des sources amena naturellement au statut du *fait historique*, de l'événement. Qu'est-ce qui crée l'événement ? Qu'est-ce qu'un fait historique ? Pourquoi des faits analogues sont-ils différemment interprétés selon le sexe des protagonistes ? Ainsi la participation des femmes lors des révolutions du 19<sup>e</sup> siècle (sur les barricades en 1848, les pétroleuses en 1870) est interprétée en termes d'anecdotes ou de déviances. Elle n'intègre pas « l'histoire » parce qu'aucun groupe social structuré ne lui a donné de sens au moment où elle s'est produite. C'est le cas également pour la participation des femmes aux combats dans Bruxelles en 1830. Beaucoup de faits féminins sont ainsi ignorés parce qu'aucun groupe ne s'est chargé de les retenir comme *événements* historiques. Plus près de nous, la reconnaissance tardive des résistantes de la Seconde Guerre, par rapport aux résistants, témoigne toujours de ce regard décalé. Or les sources sont au fondement de l'histoire : il y a donc en quelque sorte une complicité de l'historien pour ignorer les femmes, qui n'est pas nécessairement de l'ordre du complot, mais qui résulte d'un système de valeurs, d'un mode de conservation de la mémoire comme d'un mode d'écriture de l'histoire.

L'occultation des femmes dans les sources « classiques » incita à en chercher d'autres : sources orales, littéraires, témoignages et interviews, histoires de vie, relecture « en creux » des sources classiques (que signifie le silence en histoire?), sources « mineures » comme des écrits intimes, des autobiographies, des livres de comptes ménagers. Ce faisant, l'histoire des femmes a aussi élargi considérablement les domaines de la recherche historique. Sur base de nouvelles sources, les historiennes se sont aventurées dans des domaines jusque-là peu explorés, comme la sexualité, la maternité...etc.

La périodisation constitue un autre problème en histoire des femmes. La fameuse « ligne du temps » est aussi complice de l'androcentrisme ; la modélisation de la durée, nécessaire pour donner un cadre cohérent au discours historique, n'est jamais neutre et le choix des repères chronologiques a toujours une incidence sur le type d'histoire produite. Ces repères, qui fonctionnent comme autant de rites fondateurs d'une société, contribuent largement à la représenter non pas telle qu'elle est dans sa diversité complexe mais telle qu'on décide d'en garder la mémoire. Les changer, « exhumer des événements méprisés, négligés, leur donner de l'importance et dire pourquoi, ce n'est pas seulement réparer un oubli, c'est bouleverser la

hiérarchie des valeurs »<sup>27</sup>. Appliqué par exemple à la conquête des droits politiques, le cadre « masculin » ne permet pas d'écrire l'histoire du suffrage féminin autrement qu'en terme de rattrapage, ce qui le vide totalement des mécanismes profonds qui ont légitimé l'exclusion politique des femmes. S'agissant de la chronologie, la critique formulée par Olga Wormster en 1952 reste encore d'actualité : s'il paraît facile d'ajouter un chapitre sur les femmes, il est nettement plus difficile de les intégrer dans une évolution générale.

Aujourd'hui la phase de compilation et de critiques a épuisé ses vertus ; et la multiplication des travaux, des ouvrages et des revues spécialisées<sup>28</sup> rend l'histoire des femmes incontournable, d'autant qu'elle commence à « aller de soi » pour les jeunes générations d'historiens. Elle bénéficie en outre d'incitants financiers qui découlent des besoins de la politique européenne et du féminisme d'Etat<sup>29</sup>. Partout en effet dans les Etats démocratiques, la politique d'égalité entre hommes et femmes s'est institutionnalisée au sein des administrations publiques – sous forme de département, d'institut, de secrétariat d'Etat. Ces organismes, confrontés à la difficulté d'établir des politiques d'égalité sur base de concepts clairs, ont initié et favorisé des recherches, confiées le plus souvent à des équipes universitaires. Ces recherches ont fait surgir des nouveaux concepts, ont produit de nouveaux outils qui favorisent en retour le développement de l'histoire des femmes. C'est par ce biais que la notion de genre a été largement diffusée.

---

27. Y. Knibiehler, « Chronologie et histoire des femmes », dans *Une histoire des femmes est-elle possible ?...*, p. 52.

28. *L'Homme. Zeitschrift für Feministische Geschichtswissenschaft* (Vienne, 1990), *Sextant* (Bruxelles, 1993), *Arenal* (Espagne 1994), *Clio Histoire. Femmes. Sociétés* (France, 1995), *Genesis* (Italie, 2000). En mai 1996, une rencontre à Vienne permet un premier bilan de leurs activités, à Lyon en décembre 2000 et à Bologne en janvier 2001. Voir aussi le n° spécial de *Clio, L'histoire des femmes en revues*, n° 16, 2002.

29. Désigne l'institutionnalisation du féminisme au sein d'organismes spécifiquement chargés de l'égalité entre hommes et femmes et les politiques menées dans ce cadre.

## LE GENRE : UNE VOIE DE GARAGE POUR L'HISTOIRE DES FEMMES ?

Le concept de *gender history* est accueilli au début des années 1990 sans grande difficulté en Belgique, à la différence de la France où il a eu du mal à s'imposer. En réalité, c'est plus le terme que le contenu qui rencontre un obstacle, car l'histoire des femmes « à la française » s'était déjà largement posée comme une histoire relationnelle entre les sexes, mais sous le terme un peu alambiqué de « rapports sociaux de sexe »<sup>30</sup>. Le terme « genre », traduction bien imparfaite du *gender*, était doublement importé : des Etats-Unis et de la sociologie. Il est utilisé pour la première fois par des sociologues (Robert Stoller en 1968, Ann Oakley en 1972) pour distinguer entre le sexe biologique d'un individu et la construction sociologique des relations entre hommes et femmes. Le genre renvoie donc à la culture, à la construction sociale, à l'ensemble des pratiques, des valeurs et des représentations qui déterminent dans une société donnée ce que l'on entend par « être un homme » ou « être une femme ». C'est un élément variable dans le temps et l'espace et un concept qui permet de tenir compte des positions multiples d'un individu dans l'espace social (sexué, ethnique, de classe, de religion...).

Adopté plus tard par les historiennes américaines, le genre est défini par Joan Scott comme un concept « utile à l'histoire »: « Le genre est un élément constitutif des rapports sociaux, fondés sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoirs »<sup>31</sup>. Il est introduit en France par des chercheuses américaines comme Louise Tilly, venue travailler en 1986 à l'Institut d'Histoire du Temps présent à Paris. Son emploi permet de mieux cerner les mécanismes de ségrégation entre hommes et femmes, en croisant les identités et les appartenances multiples, résultant de l'organisation sociale, la religion, la science, le droit

---

30. Sur ces évolutions : E. Fassin, « Le genre aux Etats-Unis », dans Ch. Bard, Ch. Baudelot et J. Mossuz-Lavau, *Quand les femmes s'en mêlent. Genre et pouvoir*, Paris, 2004, pp. 23-42 et F. Thébaud, « Genre et histoire », dans *Idem*, pp. 44-63.

31. J. W. Scott, « Genre. Une catégorie utile d'analyse historique », dans *Les Cahiers du Grif*, 37-38, 1988, p. 141. Depuis, on a beaucoup écrit sur le genre. L'une des dernières publications ; Fougeyrollas-Schwebel, D., Planté, Ch., M. Riot-Sarcey et C. Zaidman (dir.), *Le genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, Paris, 2003.

positif... Il permet en outre de nuancer les relations entre les femmes elles-mêmes, de les sortir de cette catégorie générique « femmes », qui les réduit au plus petit dénominateur commun biologique, pour étudier les effets de l'idéologie et des représentations sociales sur elles et entre elles.

L'insertion du genre dans l'histoire des femmes fit évoluer la recherche qui passa d'un discours sur l'aliénation et l'émancipation des femmes à un discours sur l'ensemble des assignations sexuées, c'est-à-dire sur le système de pensée et de représentations qui définit culturellement le masculin et le féminin. Il s'agit d'une histoire plus spéculative, qui repose sur de nouvelles sources (dont des sources littéraires) ; elle coïncide avec le courant de l'histoire culturelle, telle qu'elle est définie par Jean-François Sirinelli, la culture étant « l'ensemble des habitudes et des représentations mentales propres à un groupe donné et à un moment donné ». Le pluriel qui lui est donné aujourd'hui (l'histoire des genres) démontre un élargissement croissant de ses thématiques.

En revanche, le succès assez foudroyant du genre, parce qu'il contrastait avec l'ostracisme dont avait souffert l'histoire des femmes, a suscité l'inquiétude chez certaines historiennes. Le débat est d'ailleurs loin d'être clos. Ainsi, Yvonne Knibiehler redoute que l'on abandonne purement et simplement l'histoire des femmes, en faisant ainsi l'impasse sur le concept fondamental de la domination d'un sexe sur l'autre. En d'autres termes, le genre serait une manière de récupérer l'histoire des femmes au profit d'une histoire plus consensuelle. Cette crainte n'est pas totalement imaginaire : en 1989, déjà, dans la revue des *Annales*, Alain Boureau soulignait le danger de ne plus faire **que** de l'histoire du genre, soit « quelque chose comme l'histoire sociale de la distinction entre les hommes et les femmes »<sup>32</sup>, au détriment de l'histoire des femmes. Il est vrai que le genre est apparu directement comme une notion plus respectable que le patriarcat, que parler de relations entre hommes et femmes est plus « soft » que de parler de domination, et qu'il a produit assez rapidement des études qui n'intègrent pas nécessairement les perspectives fondatrices de l'histoire des femmes.

Aujourd'hui le débat reste ouvert. Il est indéniable que l'histoire genrée a élargi considérablement le champ des recherches et a permis

---

32. A. Boureau, « Discours, énonciations, mentalités », dans *Annales ESC*, n° 6, novembre 1989.

à l'histoire des femmes d'éviter un ghetto que la communauté historienne favorisait largement par son attitude d'indifférence ou de suspicion à son égard. Le genre a aussi placé l'histoire des femmes du côté de l'histoire culturelle ; elle a ainsi participé à l'engouement que celle-ci a rencontré. Au total, le genre est un concept commode et très plastique : il permet de situer clairement l'événement dans la production culturelle de son temps et de lire le fait historique au travers du prisme de cet « outillage mental » dont parlait déjà Lucien Fèbvre, constitué par les idées reçues, les goûts artistiques, la conception de la famille, les valeurs morales. En histoire des femmes, le symbolique et le culturel sont des données fondamentales, qui ont porté et légitimé des discriminations, concrétisées par le droit normatif.

Mais l'étude à outrance des représentations a très rapidement provoqué des dérives et la sonnette d'alarme a été tirée par certains<sup>33</sup>. Ce nouveau mode d'écriture de l'histoire s'accompagne en effet de changements méthodologiques susceptibles de dénaturer profondément la démarche historienne. Le débat est surtout vif aux Etats-Unis, sous la poussée du post-modernisme. Des personnalités de poids s'opposent, comme Joan Scott et Louise Tilly. Tilly veut conserver à l'histoire des femmes des grilles d'analyse « classiques » qui la maintiennent enracinée dans l'histoire sociale de ses origines<sup>34</sup>. Les tenants du *linguistic turn*, à la suite de Joan Scott, voient dans l'histoire un *discours*, nécessairement médiatisé par les représentations. L'histoire, telle qu'elle est alors définie dans la Nouvelle Histoire culturelle, notamment par Lynn Hunt, se réduit à l'analyse des idées et des textes, à dégager la manière dont elles se sont présentées comme réalités sociales à travers des pratiques discursives. Ce débat très pointu s'alimente des théories de la psychanalyse et en vient à nier en quelque sorte la possibilité même de connaître le passé, toujours filtré par les sources. Tout ne serait, *in fine*, que narration, et puisque le discours est le seul à nous parvenir, la discipline historique doit donc se conformer aux règles et aux démarches de l'analyse littéraire.

Actuellement les échos de ce débat sont peu présents dans l'historiographie belge, sauf à souligner que la production en

---

33. G. Noiriel, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, 1996, pp. 144-148.

34. L. Tilly, « Genre, histoire sociale des femmes et histoire sociale », dans *Genèses*, n° 2, déc. 1990, pp. 148-166

néerlandais affiche plus d'intérêt que celle en français pour la théorisation à la manière anglo-saxonne. Du côté francophone, plus fidèle à l'histoire empirique et sociale, le genre apparaît comme un outil utile, à utiliser pour toutes les zones de rencontre entre les catégories, qu'elles soient sociales, sexuées ou ethniques, mais il n'y a pratiquement pas d'historiennes qui s'engage dans la voie du tournant linguistique et du post-structuralisme initiée par Joan Scott.

### **HISTOIRE DES FEMMES, HISTOIRE DU GENRE, HISTOIRE DES HOMMES...**

En revanche, le concept de genre a fait prendre conscience que l'histoire des hommes comme *sujets sexués*, reste, elle aussi, à faire. « C'est l'histoire des femmes qui a mis au jour les lieux et les temps où les hommes se considèrent comme des hommes », constate Françoise Thébaud. Il a donné naissance à un courant d'études sur les identités masculines, qui participe à la rénovation de l'histoire politique et de l'histoire des conflits armés. Cette perspective n'est pas neuve (un des premiers ouvrages sur les stéréotypes masculins et féminins date de 1964<sup>35</sup>) mais elle est désormais intégrée dans le raisonnement historique. L'histoire de la masculinité qui est en train de se construire est une entreprise tout aussi difficile que l'histoire des femmes ; plus difficile même selon certains. Car l'absence des femmes faisait partie de l'histoire et le silence pouvait être décrypté et analysé. En revanche, l'histoire des hommes est assourdie, saturée par un trop-plein de présence masculine mais qui n'aborde jamais la question du masculin. Comme sujet sexué, l'homme se heurte tout autant que la femme au modèle de l'individu, référent universel.

Enfin, de nouvelles voies sont aujourd'hui réamorçées, notamment par rapport à l'histoire de la (dé)colonisation. Les tensions Outre-Atlantique entre femmes « wasp », noires et latinos ont mis en évidence les relations croisées où la domination de sexe se confronte à la domination de « race ». L'histoire de la colonisation commence à intégrer une telle perspective de genre, et dans ce domaine, quelques articles pionniers posent un regard sur les relations complexes entre hommes européens/ femmes européennes/ femmes africaines/

---

35. A.-M. Rocheblave-Spenle, *Les rôles masculins et féminins*, Paris, 1964.

hommes africains, dans des combinaisons qui remettent largement en cause les angles d'approche convenus<sup>36</sup>.

## CONCLUSION

Même sous sa forme originelle et « classique », l'histoire des femmes a encore de beaux jours devant elle. Des pans entiers de l'action des femmes dans le passé restent à découvrir et à approfondir. Quant au genre, il est et demeure un concept utile, qui s'est imposé d'autant plus aujourd'hui qu'il a été adopté dans les politiques en matière d'égalité de l'Union européenne, et adapté sous diverses formes dérivées, comme le *gender mainstreaming*.

Comme concept, le genre a montré sa fécondité pour l'histoire des femmes. Il en a élargi considérablement les problématiques et a brisé la fiction d'une « condition » monolithique entre les femmes elles-mêmes, ouvrant à de nouvelles questions. Pour l'histoire générale, il s'est imposé à la manière d'une nouvelle histoire relationnelle. Celle-ci, à son tour, a suscité l'intérêt pour l'histoire de la masculinité.

Il faut donc se réjouir de cette effervescence, de ces approches successives qui s'enrichissent mutuellement. On ne voit pas ce qu'il y aurait à gagner à les opposer, ni à en faire des champs clos. C'est l'ensemble de ces problématiques, avec les ressources qu'elles recèlent, qui doivent rester à disposition, pour être convoquées chaque fois que la nécessité s'en fait sentir. Il est curieux de constater que l'on tente systématiquement de les dresser en « écoles », puis d'établir entre elles des hiérarchies, qui ne sont jamais que les tentatives de certains pour imposer à d'autres une supériorité souvent autoproclamée.

---

36. Notamment C. Jacques et V. Piette, « La femme européenne au Congo belge : un rouage méconnu de l'entreprise coloniale ? Discours et pratiques (1908-1940) », dans *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-mer*, 49 (2003-3), pp. 261-293 et « Féminisme et société au Congo belge de 1918 à 1960 », dans *Femmes d'Afrique dans un continent en mutation, Actes de la Chaire Etudes africaines*, UCL, mars 2003, Academia-Bruylant, 2004.